L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. — NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 23 DECEMBRE 1889. — 63ème Année

[illegible]
Propriétaire-Editeur.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 23 DECEMBRE 1889.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an..........................$12 00
Six mois.......................6 00
Trois mois.....................3 00
Un mois........................1 00

On s'abonne aussi à la quinzaine, avec les [illegible]

EDITION DU DIMANCHE.

Un an..........................$3 00

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an..........................$3 00
Six mois.......................1 50
Quatre mois....................1 00
Trois mois.....................75

VENTES DE CE JOUR.

Par Jas. P. Guimault—A l'encoignure des rues Remparts et Bourbon—Le fonds d'un magasin d'épicerie, parfaitement assorti et achalandé.

Par le Shérif—A l'encoignure des rues Harmonie et Constance—Un fort lot d'épiceries variées, vins, liqueurs, comptoirs, un coffre fort en fer, un cheval, deux wagons, un lot de comptes ouverts, etc.

Par Henry Stern & Co.—A leur salle d'encan No 86 rue du Canal: Un assortiment complet de Bottes et Souliers.

Le groupe agricole en France.

Nous avons publié, samedi, un remarquable article de la *Liberté* sur le groupe agricole qui s'est constitué le 5 décembre courant. La question nous semblant d'une haute importance pour la République sœur et d'un vif intérêt pour tous ceux qui, comme nous, désirent le salut et la prospérité des cultivateurs de son sol, nous croyons devoir reproduire l'opinion de deux autres grands organes de Paris:

Le Temps:

Hier s'est constitué définitivement le groupe agricole; on sait qu'il a décidé de garder un caractère technique et d'admettre tous députés désireux d'y entrer, quelle que fût leur opinion politique. C'est pour bien marquer cette résolution que, après avoir choisi comme président un républicain aussi éprouvé que M. Méline, il a introduit dans le bureau un vice-président et un secrétaire appartenant à la droite. Pour apprécier l'équité et la parfaite convenance de cette mesure libérale, il ne faut pas oublier dans quelles conditions le groupe d'affaires s'est formé. Au début, nos lecteurs s'en souviennent, deux groupes, ou plus exactement deux embryons de groupes, se trouvaient en présence: l'un composé de républicains, l'autre de conservateurs. La réunion républicaine annonça bientôt que, se proposant d'examiner exclusivement des intérêts agricoles, elle devait rester ouverte et accueillir toutes les compétences et tous les bons vouloirs. Aussitôt les conservateurs déclarèrent qu'ils n'avaient qu'à fusionner purement et simplement avec leurs collègues de gauche et ils se rendirent sur-le-champ au groupe présidé par M. Méline. C'est ainsi qu'on a pu réaliser l'idée d'un groupe unique pour une série particulière de problèmes économiques.

Des dispositions toutes semblables viennent également de se manifester dans un autre groupe d'affaires, celui qui a pris le titre de "groupe industriel, commercial et maritime," et a élu président M. Edouard Lockroy. Lui aussi proclame qu'il ne sera fermé à personne, ce qui implique, sans aucun doute, l'admission des membres de la droite. C'est, d'ailleurs, absolument dans le même esprit que certains membres de l'extrême gauche avaient proposé la nomination de "grandes commissions" chargées d'élaborer des lois d'affaires.

Mais, objectera-t-on peut-être, si nous laissons entrer dans nos comités d'études les députés de droite, n'est-il pas à craindre qu'ils n'obtiennent gain de cause pour certaines propositions réactionnaires? Singulière appréhension, en vérité! Remarquons d'abord qu'il dépendra de la gauche de faire prédominer son influence dans tous les groupes; il suffira pour cela que ses membres soient assidus aux réunions et qu'ils s'y rendent en nombre lorsqu'on devra prendre quelque résolution importante, puis la Chambre n'est-elle pas là pour amender et, au besoin, pour rejeter les propositions des différents groupes? On voit que le péril est absolument imaginaire. Le rapprochement des députés de droite et de gauche dans des assemblées uniques offre au contraire les plus sérieux avantages. Sans parler du profit qu'il y a certainement à mettre dans un perpétuel contact les théories les plus opposées, afin qu'aucun argument ne puisse rester dans l'ombre, examinons un peu ce qui se produirait si chacun s'en allait d'un certain côté, selon des affinités purement politiques. Nous aurions sûrement deux groupes pour chaque ordre de questions et, selon toute vraisemblance, il ne tarderait pas à se former des sous-groupes; car, du moment où l'on prendrait pour critérium d'admission la couleur politique, on tendrait fatalement à se partager non seulement en républicains et monarchistes, mais encore en modérés, radicaux, bonapartistes, royalistes, etc. De plus, il s'établirait entre toutes ces réunions distinctes d'ardentes rivalités; chacune chercherait à s'attirer le plus de popularité possible, en se lançant donc à qui mieux mieux dans le domaine de l'utopie et la droite obtiendrait aisément le prix dans ce steeple-chase d'un nouveau genre. Sans, en effet, de voir repousser ses fantaisies par la majorité et, par conséquent, de ne pas endosser la responsabilité de leur application, elle se donnerait le bénéfice, devant les électeurs, d'avoir vainement sollicité ce qui devait leur procurer un bien-être immédiat et inespéré. Bref, nous retomberions fatalement dans les divisions et dans le gâchis. Les membres républicains des deux groupes dont nous nous occupons ont eu la sagesse de ne pas se prêter à un jeu aussi dangereux pour la République; tous les hommes de bon sens reconnaîtront qu'en accueillant comme ils l'ont fait leurs collègues de droite ils se sont montrés tout à la fois libéraux et pratiques.

La République française:

Le groupe agricole de la Chambre s'est constitué définitivement hier; on trouvera plus loin le compte rendu de cette séance. Sur la proposition d'un membre de droite, M. Jules Méline, ancien ministre de l'agriculture, ancien président de la Chambre, député des Vosges, a été acclamé président à l'unanimité des voix; sur la proposition d'un membre de gauche, M. de Juigné, ancien président du groupe agricole de droite pendant la dernière législature, et M. Jules Develle, ancien ministre de l'agriculture, ont été acclamés vice-présidents à la même unanimité; le questeur, M. Viger, et les quatre secrétaires, MM. G. Graux, Cordier, Marty, (*Gauche*) et Psalmier (*Droite*) ont été nommés avec le même accord. Il avait été décidé, dès la première jeté, que la réunion, dont M. Méline avait pris l'initiative, serait ouverte et que les députés de toutes les nuances, en y entrant, laisseraient à la porte leurs opinions politiques. L'engagement réciproque, comme on voit, a été loyalement tenu.

Tous ceux, à quelque opinion qu'ils appartiennent, qui portent un intérêt sérieux à la grande masse agricole, se féliciteront de l'attitude qui a été adoptée hier par le groupe nombreux dont la présidence a été confiée à notre éminent ami M. Méline. Personne, à quelque opinion politique qu'il appartienne, n'a sujet de s'en inquiéter. Il est évident que la question viticole, la question de l'impôt foncier, la question des betteraves peuvent être utilement étudiées qu'à cette condition. Il est non moins évident que l'accord sur la question des céréales ou sur celle du régime des boissons ne s'oriente ni à gauche, ni au centre, ni à droite, la renonciation à toute préoccupation politique.

Les députés de toutes les couleurs, quand ils entreront dans la salle du groupe agricole, accrocheront aux patères du vestiaire, avec leurs chapeaux et leurs paletots, leurs idées sur la Constitution, le Concordat et les lois d'enseignement. Pour étudier les questions spéciales que le suffrage universel a inscrites en tête de l'ordre du jour du Parlement, il est superflu de recommencer, sous une autre forme, mais qui ne serait pas plus intelligente, le [illegible] distinction entre les partis du gouvernement et les partis de l'opposition. Il n'y a pas de betteraves radicales, d'avoines royalistes, de blés républicains, de vignes bonapartistes et de maïs modéré. Mais quand, après avoir étudié, en elles-mêmes, les questions agricoles qui sont inscrites à leurs programmes, les députés se rendront ensuite dans la salle des séances. M. le vice-président Develle occupera, avec sa place à gauche, toute sa politique républicaine, et M. le vice-président de Juigné, avec sa place à droite, toute sa politique royaliste. La solution pratique des problèmes agricoles ne peut être cherchée avec profit qu'abstraction faite de toute idée de parti. Aucun intérêt politique ne sera compromis par l'étude faite en commun, au préalable des questions agricoles.

Tout cela est l'évidence même et il est superflu de le démontrer. Cependant—et ce point mérite d'être signalé—la création d'un seul groupe agricole, sans distinction d'opinions politiques, offre encore, dans l'intérêt de l'agriculture, un autre avantage que celui qui résulte de l'effort commun. Si les députés agricoles n'avaient pas constitué un groupe unique avec un bureau composé uniquement de capacités et de spécialistes, sans acception de couleur politique, que se serait-il passé? Nous aurions eu deux groupes, un groupe républicain, un groupe royaliste, nous en aurions peut-être eu trois ou quatre, groupe radical, groupe progressiste, groupe bonapartiste, groupe boulangiste, et alors, au lieu d'étudier les questions sérieusement, en elles-mêmes et pour elles-mêmes, nous aurions assisté nécessairement à un steeple-chase de propositions les unes plus "aléas" que les autres, comme aux élections, qui eût été, sans doute, réjouissante pour les amateurs de démagogie agricole, mais dont l'agriculture elle-même n'aurait tiré aucun profit.

Qui veut la fin veut les moyens, et, comme les députés du groupe agricole veulent assurer d'abord le relèvement de la culture française et l'amélioration du sort de nos paysans, ils ont décidé qu'une fois par semaine ils travailleraient en dehors de toute préoccupation politique. Aussi bien les amateurs des scènes plus bruyantes peuvent se rassurer: il y aura encore, en dehors des calmes et fructueuses séances du groupe agricole, assez de beaux jours pour les batailles politiques!

CHARTE

ETATS-UNIS D'AMERIQUE.

Etat de la Louisiane, paroisse d'Orléans, ville de la Nouvelle-Orléans.

QU'IL SOIT SU QUE CE SEIZIÈME JOUR du mois de novembre de l'an du Seigneur mille huit cent quatre-vingt-neuf et, de l'Indépendance des Etats-Unis d'Amérique, le cent quatorzième, devant moi, James Simon, notaire, dûment commissionné assermenté et qualifié en et pour la paroisse d'Orléans, et en la présence des témoins ci-après nommés et soussignés, personnellement sont venues et ont comparu les personnes dont les noms sont signés plus bas, personnes qui ont déclaré que, se prévalant des dispositions des lois de cet Etat relatives à l'organisation des corporations, elles ont contracté et consentent, et s'engagent, elles et les personnes qui dans l'avenir pourront s'associer à elles, à former une corporation en corps politique en droit pour les objets et fins et aux conditions ci-après déclarées; savoir:

ARTICLE I.

Le nom de la corporation est la SILVER CREEK MINING AND MILLING COMPANY, et son domicile est établi en la ville de la Nouvelle-Orléans, Etat de la Louisiane.

ARTICLE II.

Les objets et les fins de cette corporation sont ici déclarés être: acquérir, de maintenir, louer, creuser et exploiter des mines d'or, d'argent et d'autres ores et métaux dans le Territoire du Nouveau-Mexique, aux Etats-Unis d'Amérique, ou ailleurs; et, à cette fin, elle pourra acquérir et louer toutes les mines, terres, moulins, qui lui seront nécessaires pour l'accomplissement de ces objets et fins.

ARTICLE III.

La durée de la corporation est fixée à cinquante années à partir de cette date, à moins d'une dissolution par un vote des deux-tiers des actionnaires ou des actions représentées à une assemblée spéciale tenue dans ce but après trente jours d'avis dans un journal publié en la ville de la Nouvelle-Orléans et un avis personnel à l'adresse de chacun des actionnaires.

ARTICLE IV.

Cette corporation pourra poursuivre et être poursuivie devant les tribunaux en son nom incorporé, posséder, recevoir, acheter, transférer, vendre, louer, sous louer, avoir la jouissance de propriétés foncières et personnelles; elle aura aussi le pouvoir de conclure des contrats, de recevoir des dons de terre, des mines, de propriétés personnelles, de faire, des billets et des lettres de change, et aura le droit d'émettre des actions intégralement payées pour un fonds capital pour l'achat de mines, de terres, moulins, machines, etc., actuellement reçus; et possèdera tous les droits, pouvoirs et privilèges que la corporation est autorisée à avoir en vertu des lois générales de cet Etat. Et la dite corporation exercera ses pouvoirs incorporés dans tel autre Etat des Etats-Unis qu'il y aura autorisé.

ARTICLE V.

Le fonds capital de cette corporation sera d'un million ($1,000,000) de dollars divisé en un million d'actions d'un dollar chacune. Le capital sera payé de la façon que décidera le conseil d'administration. La compagnie commencera ses opérations dès que mille actions du fonds capital auront été souscrites et qu'un dépôt aura été fait. A tout temps des distributions, chaque action de capital aura droit à un vote, qui sera donné soit par le personne ou nom de laquelle elle figurera sur les livres de cette corporation au moment de l'élection ou en vertu d'un transfert de la procuration.

ARTICLE VI.

Tous les pouvoirs incorporés de cette compagnie sont remis à un Conseil d'Administration composé de douze personnes, actionnaires élus annuellement, à l'exception du premier Conseil qui servira ainsi qu'il sera pourvu ci-après, et plus tard, le premier lundi de mars de chaque année, et il aura le pouvoir d'établir tous les règlements qui lui seront nécessaires de même que une constitution pour le gouverneur de la compagnie et de ses affaires. Il nommera tous les officiers subordonnés et agents, et d'émettre et de livrer les actions intégralement payées pour l'acquisition du droit de propriété, de mines, de moulins, de machines, etc., actuellement reçus. Le Conseil nommera un de ses membres président et élira un secrétaire et un trésorier qui n'ont pas besoin d'être membres du Conseil et dont les devoirs et pouvoirs seront déterminés par les Directeurs dans leurs règlements et amendés par les Administrateurs. Ils pourront remplir leur qualité jusqu'à ce que des successeurs aient été nommés et qu'ils aient eu qualité. Ils serviront sans compensation jusqu'à ce qu'il en soit accordé une par un vote de la majorité du Conseil à une assemblée spéciale convoquée en ce but. Les membres dont voici les noms composeront le premier Conseil: MM. A. Lecorps, F. Bouvais, F. C. Bouve, J. B. Peel, E. J. Pike, George A. Spyker, J. J. Lea, H. A. Lambert, V. Rambert, J. S. Maxwell, Ed. Marter et Frank Baxter. Leur mandat expirera le premier lundi de mars 1891. En cas de décès, de démission ou d'incapacité de l'un quelconque des Directeurs pendant la durée de son mandat, la vacance sera remplie par les autres membres du Conseil.

ARTICLE VII.

A l'expiration de cette Charte, ou en cas de dissolution, les affaires de la compagnie seront liquidées, et les biens distribués, par deux commissaires, à une assemblée spéciale des actionnaires, appelée après trente jours d'avis comme il est pourvu dans l'Article III de cet acte d'incorporation.

ARTICLE VIII.

La présente charte, à sa discrétion, et dûment par la présente des deux-tiers des actionnaires exprimé comme en moins (100,000) aura telle action du capital de la corporation, amender ses articles spéciale des actionnaires de la corporation.

ARTICLE IX.

Cet acte de corporation pourra être changé, modifié ou altéré [illegible] être publié dans un journal de la ville de la Nouvelle-Orléans.

ARTICLE X.

Aucun actionnaire ne sera tenu responsable des contrats ou des dettes de la dite corporation pour une somme au delà de la balance qui sera due sur les actions qu'il possédera. Par telle partie de la corporation [illegible] aucune faute, négligence ou responsabilité.

Ainsi fait et passé en mon bureau, à la Nouvelle-Orléans, Lou., le jour et la date ci-dessus mentionnés, et en la présence de John T. Michel et d'Alphonse J. Cousin, témoins compétents, qui ont signé leurs noms avec les dites personnes et moi, le notaire.

Original signé:

GEORGE A. SPYKER,
[illegible],
H. A. LAMBERT,
[illegible],
FRANK BAXTER,
[illegible],
[illegible] par A. Lecorps,
[illegible],
[illegible],
[illegible],
[illegible] par E. A. Bouvais,
J. J. LEA,
V. RAMBERT,
[illegible] par A. Lecorps.

Témoins:
ALPHONSE J. COUSIN,
JOHN T. MICHEL.
JAS. SIMMON, Notaire.

Je, soussigné enregistreur des hypothèques en et pour la paroisse d'Orléans, Etat de la Louisiane, certifie que la présente acte d'incorporation de la SILVER CREEK MINING & MILLING CO. a été ce jour dûment enregistré en mon bureau, [illegible]
Nouvelle-Orléans, 18 novembre 1889.
V. J. JOUBERT,
Député Enregistreur des hypothèques.

Je, JAMES SIMMON, notaire, en et pour la paroisse d'Orléans, Etat de la Louisiane, certifie que ce qui précède est une copie fidèle et correcte de l'original d'un acte de corporation de la Silver Creek Mining & Milling Co., déposé en mon bureau.
Nouvelle-Orléans, 18 novembre 1889.
[illegible] Signé: JAMES SIMMON, Notaire.
[illegible] 24 nov—5 [illegible]

FEUILLETON.

No. 8. — Commencé le 14 décembre.

Tante Jacqueline.

PAR PAUL D'AIGREMONT.

(Suite.)

Comprenant le danger mortel qui les menaçait, Jacqueline s'enroulait dans les siennes.

Celle-ci priaient.

Bientôt la mer devint monstrueuse, tandis que la tempête se déchaînait tout à fait.

Ce fut effroyable.

L'eau entrait par les écoutilles, malgré leurs fermetures que les efforts fous du vent disjoignaient.

La pluie ne tarda pas à tomber, ajoutant par son clapotement sourd et continuel au hurlement des rafales qui s'en allaient toujours en tourbillonnant, comme si des abîmes se fussent subitement ouverts de tous côtés.

Le bateau emporté par une force souveraine, tantôt piquetait sur lui-même; tantôt au contraire marchait comme la foudre, poussé dans un élan irrésistible, dont il était impossible de calculer la vitesse; puis brusquement, il s'arrêtait au choc formidable d'une montagne d'eau qui s'abattait sur lui comme un cataclysme. Un roulis épouvantable projetait tout ce qui n'était pas attaché l'un sur l'autre. De tous côtés, on entendait des cris stridents, des appels désespérés, des sanglots auxquels se mêlaient la course folle des matelots passant au plus pressé, les ordres calmes et brefs du commandant, dont la voix sonore arrivait par instant jusqu'aux cœurs, dominant la tempête; et, au-dessus de tout cela, le bruit sourd de la machine, luttant contre les éléments, essayant de marcher quand même, faisant trembler le navire, le remplissant de son souffle terrible, semblable à un monstre se battant contre un autre monstre, dangers aussi effroyables l'un que l'autre: la mer avec ses abîmes ouverts et ses engloutissements, la vapeur avec sa force qui pouvait éclater.

Tout le jour se passa ainsi: c'était horrible, mais on y voyait.

Le soir, quand aux dangers toujours grandissants vint se joindre la mystérieuse épouvante des ténèbres, ce fut encore plus atroce.

Dans la nuit profonde, la tempête plus que jamais criait, sifflait, hurlait; plus que jamais aussi les passagers s'épuisaient en sanglots, en gémissements qui n'avaient plus rien d'humain, coupés de loin en loin, à des secousses plus violentes, par des cris qui dominaient les bruits même du dehors, et leur faisaient le plus effroyable des accompagnements.

Le bateau fuyait devant le cyclone, il fuyait toujours vers le sud-ouest, vent arrière.

Mais au début de ce course vertigineuse, la tempête avait marché plus vite encore, et l'avait entouré, étreint, enlacé.

Maintenant, le navire se soulevait, se cabrait, puis se couchait brusquement comme épuisé, pour se redresser encore tout à coup, et retomber plus bas; on eût dit alors qu'il entrait dans des abîmes sans fond, avec des craquements sinistres qui semblaient sur le point de s'ouvrir de sa coque, pour en rejeter les morceaux épars et brisés aux quatre coins de l'horizon.

Mme de Sennevoy très calme, un peu plus pâle qu'à l'ordinaire, essayait de relever le courage de Jacqueline sur les lèvres de laquelle un seul nom revenait: Michel!

Les autres religieuses à genoux, priaient.

Tout à coup, un heurtement formidable retentit, une sorte de commotion profonde, sourde et violente, indescriptible, qui ne ressemblait à rien de ce que l'on avait entendu jusque-là, et qui parut tout vouloir anéantir.

—Nous sommes perdues! s'écria Jacqueline, ô Michel!....

Mme de Sennevoy très grave s'agenouilla auprès des sœurs, commençant les prières des agonisants.

Mais presque en même temps, des pas pressés se firent entendre de tous les côtés; par les escaliers subitement ouverts on sentit l'air du large s'engouffrer, tandis que des voix criaient:

—Tout le monde sur le pont! Munissez-vous de vêtements chauds, vite!.... Aux canots!....

Ce fut un brouhaha indescriptible, une bousculade folle, au milieu de cris qui devenaient encore plus aigus, s'il était possible.

On se heurtait, on se pressait, on s'étouffait aux écoutilles. Les questions pleuvaient, entremêlées de larmes, de supplications, de sanglots et de reproches.

Le commandant, les officiers ne répondaient point, occupés qu'ils étaient à faire armer et à approvisionner les canots qu'on entendait grincer sur leurs poulies, pour descendre près des bastingages, et de là à la mer.

Jacqueline, persuadée que sa dernière heure était arrivée, se tenait debout auprès de Gabrielle, sa sœur à la main, pensant plus que jamais à celui qu'elle ne devait plus revoir, regrettant la vie que l'amour de son mari lui avait faite si bonne et si belle.

Mme de Sennevoy, très résolue, avec une courte flamme dans ses yeux clairs, veillait sur ses religieuses, leur faisant ses dernières recommandations.

—Nous sommes toutes entre les mains de Dieu, leur disait-elle, il ne nous arrivera que ce qu'il voudra, recommandez-vous à lui! mais gardez votre calme, et obéissez aveuglément, sans même réfléchir, à tout ce que je vous ordonnerai!

Au même instant, et comme elle achevait à peine de prononcer ces paroles, le commandant cria:

—Embarquez les femmes les premières dans la grande chaloupe!

Elles se précipitèrent toutes à la fois.

Mais celle qui arriva d'abord à la coupée se recula instinctivement, s'écriant:

—Je ne descendrai pas dans ce trou noir! J'ai peur! J'aime mieux mourir ici!

Subitement, depuis quelques minutes, le vent était tombé, mais malgré ce calme nouveau, cet abîme insondable, obscur et humide, au fond duquel on entendait le bruit des vagues toujours mugissantes, semblait en lui une épouvante sans nom.

Une seconde, une troisième femme éprouvèrent la même affolement, et toutes trois cramponnées au bastingage, stupides de peur, tremblantes de tous leurs membres, poussant des cris de bêtes qu'on égorge.

—Plus vite donc, cria le commandant, avec un épouvantable juron, nous perdons un temps précieux; nous allons tous nous engloutir!....

Mais il réfléchit que pour faire descendre la chaloupe ces femmes affolées, il eût fallu entreprendre une lutte corps à corps, une lutte qui n'était pas possible. Alors, se retournant vers Mme de Sennevoy:

—Donnez l'exemple, ma sœur, lui dit-il, descendez avec vos religieuses....

De même que la jeune femme avait réclamé une obéissance passive, de même elle obéit sans un mot.

—Suivez-moi, dit-elle simplement aux jeunes sœurs.

Et avec une adresse inouïe, en portant sa valise de la main gauche, elle se cramponna bravement de l'autre à la petite barre de fer qui servait d'appui au fragile escalier de la coupée, et descendit vers l'abîme.

Les quatre religieuses la suivirent avec un courage égal, et se opérant de la même façon qu'elle; Jacqueline venait tout de suite après.

Alors ce fut un hurl en revirement aussi fou qu'avait été profonde la terreur précédente.

Toutes maintenant voulaient descendre les premières, et l'on perdit encore un temps inappréciable à réglementer le départ.

Les officiers, au contraire, déployaient un calme surhumain, rassurant tout le monde, aidant à armer les embarcations qui les unes après les autres avaient été lestées des objets indispensables.......

Enfin la grande chaloupe pleine de femmes fut au complet, et malgré les sanglots éperdus de quelques-unes des voyageuses, appelant désespérément un mari, un fils, un frère, le commandant donna l'ordre de se mettre en route.

Mais on n'avait pas fait dix brasses que tout à coup un bruit effroyable retentissait, suivi d'une épouvantable clameur aussitôt éteinte dans un abîme de mort.

—Ah! c'était l'un des matelots, midonné de noyer, le navire vient de sombrer, ils sont tous morts!....

Aussitôt, comme mues par une décharge électrique, toutes les femmes se trouvèrent debout, criant, sanglotant, se jetant comme des folles du même côté, en tendant leurs bras vers ceux que la mer implacable venait d'engloutir.

Alors que se passa-t-il?

Au milieu des jurements éperdus des matelots et de l'officier qui commandait la chaloupe, dans le terrible remous causé par le navire enfoncé, le bateau chargé d'un seul côté ne put ... comme s'il allait se retourner la quille en l'air, et tous ceux qu'il contenait, surpris, furent précipités dans l'abîme.

Puis subitement allégé d'une partie de son poids, il se redressa brusquement, repris sur le flanc par une lame qui, après l'avoir fait pour ... lui-même, l'emportait au loin.

Quand la chaloupe se retrouva d'aplomb sur elle-même, elle était vide? Vide, excepté deux femmes cramponnées avec une force surhumaine au mât qu'elles serraient de leurs doigts semblables à du fer: c'étaient Gabrielle de Sennevoy et Jacqueline Loisy!....

VI

SEULES EN MER.

Elles demeurèrent longtemps ainsi, ne retrouvant pas l'usage de la parole, n'ayant plus la conscience de ce qui leur arrivait, à peine de leur existence, se sentant emportées, comme en un rêve, dans cette petite barque qui s'en allait bondissant à la crête des vagues mal apaisées.

Enfin, le jour parut, un jour d'abord terne et gris, mais en présence duquel ce qui restait de la tempête tomba comme par enchantement.

Où étaient les deux femmes?

Seules dans un canot, perdues sur l'immensité de la mer, ne distinguant rien à perte de vue....

Elles cherchèrent à l'horizon une terre, une côte, une ligne plus claire indiquant l'Espagne ou l'Afrique.... Rien! Il n'y avait rien!....

La tempête folle qui avait chassé le navire en avant, avait poussé l'*Etoile-des-Mers* du côté de l'Océan!

Où était-elle venue se briser?

A Gibraltar! ou sur les côtes du Maroc! ou bien, plus loin encore?....

Avec une anxiété qui n'avait plus de nom, Gabrielle et Jacqueline se le demandaient toutes les deux, essayant toujours de percer les bornes mystérieuses de l'horizon.

Mais leurs recherches ne durèrent pas longtemps: à gauche, à une grande distance, il leur sembla déjà entrevoir une ligne plus continue que celle des nuages et des brumes; quand tout à coup un brouillard léger comme une gaze, mais d'une grande ténuité, envahit peu à peu l'immensité, de ses volutes légères, la rendant grise, opaque, impénétrable, tombant du ciel pour rejoindre lentement la mer assoupie, brisée, vaincue, comme si elle était en proie à une de ces lassitudes profondes qui suivent les bouleversements et les grandes crises.

Jacqueline pleurait.

La religieuse avait déjà surmonté la surprise de ses nerfs affolés.

—Nous avons toutes échappé à la mort qui a emporté les autres, dit-elle très grave; ayez confiance, ma sœur; Dieu ne nous a pas sauvées pour nous abandonner ensuite. Mais il faut l'aider de toute notre volonté, de toute notre énergie.

Jacqueline, sans être aussi admirablement trempée que la fille de l'amiral, avait cependant en elle un grand fonds de courage et de sang-froid.

—Que dois-je faire? demanda-t-elle en essuyant ses yeux. A côté de vous, si forte et si brave, je voudrais être brave... Parlez, j'obéirai.

Gabrielle serra la main de la jeune femme.

—Pour le moment, dit-elle, il faut prendre notre parti de l'horrible situation dans laquelle nous nous trouvons, et attendre que ce brouillard ait disparu de l'horizon. Alors nous chercherons à nous orienter.

Cette côte entrevue tout à l'heure aux confins de l'horizon, peut-être la reverrons-nous encore; peut-être aussi rencontrerons-nous quelque navire ou marche qui nous recueillera.

—Et si, dans ce brouillard, un bateau nous heurte et nous brise?

La sœur leva au ciel ses yeux si bleus qu'on eût dit d'une fleur.

—Nous sommes entre les mains de Dieu, répéta-t-elle avec une résignation que rien ne lassait; prions-le, seul il éloignera de nous les dangers. Cependant, je ne crois pas que ce nouveau malheur soit à craindre, car par le temps de brouillard de brouillards, les sifflets, c'est-à-dire les cloches et les cornes d'appel, retentissent presque continuellement à bord des bateaux de toutes les nations. Or, comme le temps est maintenant très calme, il est certain que nous les entendrons.

—Ça c'est bien; mais comment nous dirigerons-nous?

—Il faut voir, dit Gabrielle, il y a peut-être quelque chose dans la chaloupe.

Aussitôt la jeune femme se mit à inspecter l'embarcation.

Elle était largement munie de vivres et de biscuits, d'eau douce, de voiles et d'avirons de rechange, il y avait même des caisses, des sacs de nuit, des valises appartenant aux malheureuses femmes engloutis quelques heures auparavant, mais une simple ou une corne d'appel, il ne paraissait pas y en avoir.

Elles allaient se résoudre chacune sur les bancs, toutes les deux, quand, dans le tout noir sous le mat duquel qui tenait la barre, elles virent deux grands yeux bruns et humides les regarder avec une expression un peu effarouchée, malgré leur douceur.

C'étaient les prunelles brillantes et bonnes d'un grand chien de Terre-Neuve, singulièrement beau et intelligent, embarqué à Marseille avec ses maîtres.

Jacqueline qui le reconnut la première, poussa un cri de joie.

—Tom! fit-elle en cachant son nom, car elle l'avait entendu appeler le premier soir, sur le pont où il allait, se frottant à tout le monde, quêtant des caresses et des gourmandises, avec la familiarité tendre des jeunes chiens.

En s'entendant nommer, la bête bondit très heureuse, et vint lécher les mains de la jeune femme.

Jacqueline maintenant sanglotait, comme si la présence de Tom eût été pour elle une force et une protection.

Mme de Sennevoy caressait également la grosse tête intelligente de l'animal, disant à sa compagne:

—Il a les oreilles bien plus subtiles que les nôtres, et si un danger nous menace, je suis certaine qu'il nous en avertira assez à temps pour que nous puissions nous garer à force d'avirons, et en poussant des cris.

Malgré cette assurance, que la sœur ne donnait peut-être pas avec une conviction très grande, mais seulement pour remonter le courage de sa malheureuse compagne, les anxiétés de Jacqueline ne se calmèrent ni de toute la journée, ni de la nuit suivante.

Le brouillard n'avait point diminué d'intensité, elles étaient maintenant enveloppées d'une sorte de linceul, singulièrement âcre, humide et pénétrant.

Cependant la nature est si forte chez les êtres jeunes et sains, que les deux femmes, un peu avant l'aube, finirent par s'endormir dans les bras l'une de l'autre, pelotonnées au fond du bateau où elles s'étaient abritées pour fuir l'humidité malfaisante de la nuit.

Tom s'était couché contre Jacqueline, lui tenant chaud, la rassurant par son souffle régulier que rien ne troublait ni n'interrompait.

Quand les deux naufragées s'éveillèrent le soleil avait enfin reparu, et il était même haut, dans un ciel d'une pureté admirable, bleu, léger, transparent, sans un nuage.

—Où sommes-nous?

Telle fut leur première pensée.

Mais si loin que l'œil pouvait errer, partout on voyait la mer immense, avec ces petites vagues verdâtres à peine frissonnantes, et à la pointe desquelles les oiseaux de mer, aux grandes ailes blanches, se balançaient coquettement et paresseux.

La terre que les deux femmes avaient cru entrevoir l'avant-veille ne paraissait plus du tout.

Une légère brise se leva.

—A la grâce de Dieu, dit la sœur, laissons-nous guider par lui.

Et très experte, encore plus adroite, elle déplia la voile ramassée autour du mât, et l'amarra solidement aux écoutes.

Jacqueline stupéfaite la regardait entreprendre d'un banc à l'autre, avec la souplesse gracieuse d'un jeune mousse, levant les bras, faisant grincer les poulies, alerte, vaillante.

—Eh oui! dit Mme de Sennevoy en répondant à la muette interrogation de sa compagne, je connais ces choses. Quand j'étais toute jeune, ma famille habitait non loin de Toulon qui était le port d'attache de mon père. Notre villa était située aux bords mêmes de la Méditerranée, et dans l'intervalle de ses voyages mon père s'amusait à m'apprendre la manœuvre des petites barques.

J'allais seule avec lui, très loin en mer; il paraît que j'avais de grandes dispositions, car j'arrivai vite à faire marcher le bateau, même sans son aide.

J'avais quatorze ans, et j'étais aussi grande qu'aujourd'hui et je grimpais encore aux mâts comme un écureuil.

—En ce monde, dit Mme Loisy, tout sert.

—Oui, et les leçons de mon pauvre père vont peut-être maintenant nous sauver la vie!....

Ah! si j'avais seulement une boussole!....

Malheureusement, toutes les recherches faites dans la chaloupe ne parvinrent point à faire découvrir cet instrument, sans lequel le courage, la décision, la science même de Gabrielle, n'étaient pas d'une grande utilité.

Huit jours, les malheureuses errèrent sur la mer sans limites, sans que le moindre point noir, rocher, bateau ou voile, vînt frapper leurs yeux, qui se fatiguaient cependant à fouiller l'horizon, à vouloir dépasser ses impénétrables limites.

Que faire?

Allaient-elles ainsi rester perdues? Elles tournaient probablement sur elles-mêmes, ne sachant plus où se diriger, emportées au gré capricieux du vent et des courants, jusqu'au moment où une deuxième tempête les engloutirait.

Quelle fatalité!....

Avoir échappé à la mort terrible qui avait pris tous les autres pour recommencer une agonie nouvelle!....

Et le découragement, l'amer découragement, entra un soir dans l'âme cependant si haute et si rigide de la fille de l'amiral.

Allons!.... elle le voyait bien, cette mer perfide, dont son père avait été si souvent le vainqueur et le maître, se vengeait sur elle, faible et sans défense...

Et de même que Jacqueline pleurait en songeant à son mari bien-aimé qu'elle ne reverrait jamais, de même Gabrielle aussi pleura, en pensant à sa misère qu'elle avait rêvé si féconde et si belle, à cette vie de dévouement où elle eût, lui semblait-il, accompli des miracles!....

Il faisait une belle et claire nuit pleine d'étoiles.

Mme Loisy, brisée de chagrin et de fatigue, s'était endormie au fond de la barque, la tête appuyée sur Tom qui lui servait d'oreiller.

Une lune plus pure qu'une neige s'était levée dans un ciel d'azur foncé où les constellations ressemblaient à des étincelles ardentes, brillant innombrables. Sur les flots à peine murmurants, de longues traînées de lumière s'irisaient, s'en allant à perte de vue, ainsi que d'interminables écharpes d'argent.

L'air était tiède, très doux, presque chaud par moments. Tout à coup, dans le grand silence de la nuit que le petit clapotis des vagues ne troublait pas, un léger souffle passa; c'était la brise qui se levait.

En même temps, Tom redressa la tête, remuant son corps, comme s'il eût eu peur de réveiller la dormeuse; il huma plusieurs fois, tandis que Gabrielle se dressait, blanche comme une morte, le cou tendu, la narine dilatée, en proie à une profonde et bizarre émotion.

Au bout de quelques secondes, elle porta la main à son front, puis à sa poitrine; on eût dit que subitement elle se sentait emue et brisée.

—Mon Dieu! balbutia-t-elle épeurée, est-ce que je rêve?

Elle aspira lentement la brise qui augmentait, et, avec un accent de conviction absolue, elle dit tout haut:

—Non, je ne me trompe pas. Ah! Seigneur!.... nous sommes sauvées!

Le chien s'était levé, les pattes appuyées au bord du bateau il donnait des signes non équivoques de joie et de satisfaction, poussant de petites plaintes heureuses, tandis que s'agitait sa longue queue en panache soyeux.

Jacqueline, roulée dans une couverture de laine, le visage découvert, restait plus pâle encore par les blancs rayons de la lune qui l'éclairait, dormait toujours.

Vue ainsi, dans son immobilité tragique, plus blanche qu'une cire, elle ressemblait à une jeune morte mélancolique, toute déchirée ainsi qu'elle l'était par l'épuisement et la douleur.

Gabrielle, qui ressentait pour elle une extraordinaire et profonde sympathie, hésita quelques instants à l'éveiller.

—Pauvre enfant.... murmura-t-elle, pendant qu'elle dort, elle oublie. N'est-il pas cruel de l'arracher au songe qui la rapporte sans doute auprès de celui qu'elle aime, en-plein bonheur!....

La religieuse demeura quelques minutes immobile et songeuse.

—Et cependant, dit-elle enfin, si ce que je pressens est vrai, quelle joie pour elle!....

Doucement, la sœur se pencha sur Mme Loisy.

—Jacqueline, appela-t-elle, à deux voix, Jacqueline!....

Un divin sourire se dessina sur les lèvres de la dormeuse.

Croyait-elle que Michel prononçait son nom?

—Jacqueline!.... répéta la sœur.

Cette fois-ci, Mme Loisy ouvrit les yeux, puis reconnaissant tout à coup Gabrielle, elle se redressa frissonnante.

—Mon Dieu, qu'y a-t-il donc encore? demanda-t-elle en se mettant debout. Est-ce un nouveau malheur qui nous menace?

La religieuse serra à la briser la main de sa compagne:

—Non, dit-elle, ni un malheur, ni un danger, au contraire.

—Au contraire!.... répéta Jacqueline avec une expression d'incrédulité. Ah! comme vous devez vous tromper!....

Hélas! perdues et abandonnées, ainsi que nous le sommes, que peut-il donc nous arriver d'heureux?

L'accent de la jeune femme était empreint d'un si profond, d'un si amer découragement; dans sa voix brisée, on devinait un désespoir si poignant, que Gabrielle en tressaillit jusqu'aux moelles.

—Taisez-vous, lui dit-elle en l'étreignant dans ses bras comme pour la mieux protéger, taisez-vous! ne blasphémez pas, réservez au contraire tout votre courage et toutes vos forces, nous sommes sauvées!....

—Sauvées!.... redit Jacqueline éperdue, sauvées? Comment cela?

—Je vais vous l'apprendre. D'abord, tournez la tête de ce côté, tenez, comme Tom!.... Et ainsi qu'il le fait lui-même en ce moment, aspirez l'air qui vous souffle au visage!

Ah!.... ne sentez-vous pas dans le vent qui passe un parfum très doux, plus fin que l'ambre et aussi pénétrant que la vanille?....

—Mon Dieu! murmura Jacqueline avec une indescriptible émotion, c'est bien ce que c'est vrai!....Il y a en effet dans l'air une senteur exquise qui ne ressemble pas à cette fade et écœurante odeur de la mer que nous respirons depuis huit jours!....Qu'est-ce que cela peut être?

—Le secours de Dieu qui ne nous a pas abandonnées, mais qui veille sur nous au contraire, et qui nous envoie les parfums des jasmins de l'Espagne, ou des orangers de l'Afrique, avant de nous montrer la terre bénie que nous apercevrons à l'aube probablement.

Rien ne saurait décrire l'anxiété folle avec laquelle les malheureuses naufragées attendirent tout le reste de la nuit cette aurore qui devait leur laisser voir la côte dont elles respiraient les parfums.

Mais une nouvelle angoisse vint bientôt les étreindre.

Jusqu'à l'instant où le jour naissait, quelque courant mystérieux ne les prendrait-il pas pour les éloigner plus que jamais du rivage si ardemment désiré?

La terre!.... la terre solide aux pieds, sur laquelle on va, on vient, on marche, on court, on fuit.... mais surtout où l'on se rejoint et où l'on se retrouve! Etait-il donc possible, était-il donc vrai qu'elles allaient la revoir?

Ah! qu'elle fut longue à venir cette aube radieuse que toutes les deux, elles avaient vue si souvent se lever d'un œil indifférent.

Enfin, une large bande de pourpre traça une ligne sanglante à l'horizon, et lentement, sans leurs intervalles, avec ses clartés pâles qui peu à peu s'allumaient et rayonnaient, une grande lumière inonda le ciel, tandis que dans une gloire d'apothéose le soleil triomphant montait tout droit au milieu du firmament embrasé écartant des flots qu'il inondait de ses clartés rouges, semblables à de l'or en fusion.

Gabrielle et Jacqueline eurent en même temps un cri de joie folle:

—La terre!....

Mme Loisy tomba en sanglotant dans les bras de la sœur, pendant que Tom, tout droit sur les bancs de la chaloupe, poussait un long hurlement de bonheur.

Mais Gabrielle, plus maîtresse d'elle-même que sa compagne, déjà réfléchissait et lui disait:

—La brise qui vient de terre nous éloignera du continent au lieu de nous en rapprocher, si nous ne nous aidons pas de toutes nos forces. Allons, ma chère Jacqueline, du courage, vous vous laisserez envahir par l'émotion quand nous serons tout à fait hors de danger. D'ici là, restez ce que vous êtes, une femme d'énergie et de volonté, capable de travailler avec moi.

Mme Loisy était déjà debout, essuyant ses yeux, souriant à la religieuse.

—Ah! ma sœur chérie, dit-elle, providence mille fois bénie qui m'avez sauvée, parlez, parlez, je suis vaillante, je suis forte, que ne faut-il pas pour vous seconder!....

—Il faut d'abord manger quelque chose, dit la sœur; de plus, j'ai vu dans une gourde un peu d'eau-de-vie, nous allons en mêler une très petite quantité à l'eau que nous boirons afin de prendre plus de forces. Après cela, soit à l'aviron, soit à la voile, nous tâcherons de nous diriger vers la terre qui est encore très loin.

Elles le firent toutes les deux, comme l'avait dit Mme de Sennevoy, et celle-ci ayant eu l'adresse d'aller chercher le vent, on put bientôt hisser la voile; alors, la terre se rapprocha insensiblement des deux naufragées.

Une chose cependant les étonnait outre mesure: pas une voile, pas une barque de pêcheur ou autre ne se voyait aussi loin que l'œil pouvait aller, sur cette mer plus unie qu'un lac, à peine ridée par une brise légère.

Bientôt, on distingua la côte, tandis que de grands vols d'ibis rouges, semblables à de longs charbons incandescents, s'envolaient à tire d'aile, passant au-dessus de la chaloupe. Sous un ciel d'une pureté rare, une verdure intense se détachait très nette et très chaude, et de loin, paraissait se baigner dans la mer elle-même.

Quelle était cette terre?

Peut-être l'Algérie avec ses grandes roches rouges recouvertes de pins maritimes dont les ombres allongées tombaient d'aplomb dans l'eau transparente.

Et cette large baie tranquille, dont à chaque minute l'on voyait mieux se dessiner la longue courbe élégante pouvait bien être située du côté de Bône, d'Alger ou d'Oran!....

VII

DANS UNE ILE DÉSERTE.

Vers deux heures, Gabrielle qui n'avait pas osé diriger la chaloupe vers les roches, de peur de la briser, la faisait échouer au beau milieu de la baie, sur un sable plus fin et plus brillant que de l'argent.

Tom fut le premier à l'eau, et atteignit rapidement la grève où il se mit à japper et à bondir avec une joie non dissimulée.

En même temps, les deux jeunes femmes se déchaussaient, sautaient résolument de la barque à la mer qui baignait à peine leurs chevilles et regagnaient autour d'elles.

La plage était demi-circulaire, grande et superbe; elle s'étendait au loin, limitée d'un côté par les roches qui s'avançaient jusque dans la mer, et de l'autre par des arbres magnifiques que l'on distinguait moins, car ils étaient presque en retour. Mais, si loin que la vue pouvait s'étendre, on ne découvrait ni une habitation, ni une cabane, ni un vestige de culture.

Tom allait, venait, flairait de tous les côtés, sans donner le moindre signe d'inquiétude.

—Où sommes-nous? se demandèrent-elles toutes les deux à la fois.

—Il faut aller voir, dit Mme Loisy, maintenant aussi résolue que Gabrielle. Peut-être en montant sur une de ces falaises découvrirons-nous quelque chose, une maison, une route....

—Oui, répondit Mme de Sennevoy, c'est le plus simple. Mais avant de nous mettre en route, commençons d'abord par amarrer le bateau solidement, afin que le flot, en descendant, ne nous l'emporte pas à la dérive.

Il y avait heureusement dans la chaloupe des cordes assez longues pour permettre de l'attacher à l'un des arbres de la rive.

La besogne faite avec l'adresse qui caractérisait la fille de l'amiral, les deux jeunes femmes précédées du chien se dirigèrent vers les rochers, qu'elles se mirent bravement à escalader.

La pierre était schisteuse, d'un gris rougeâtre qui s'effritait sous les pieds; un peu plus loin, elle se mêla de quartz, ce qui la rendit très glissante. Mais des touffes de lentisques et de fines bruyères venues dans la moindre anfractuosité du sol permettaient de se tenir debout et de monter peu à peu comme à une échelle.

Adroites et souples, ainsi qu'elles l'étaient toutes les deux, elles eurent assez vite atteint le sommet.

Mais là elles eurent beau regarder de tous les côtés, elles n'aperçurent pas plus de traces d'êtres humains qu'elles n'en avaient vu sur la rive.

Elles paraissaient être sur un promontoire assez élevé, s'avançant dans la mer. D'un côté, en effet, les vagues arrivaient se briser contre des falaises à pic qui s'en allaient à angle droit assez loin avec des courbes, des ondulations, des découpures au delà desquelles ces falaises formaient un nouvel angle après lequel on voyait encore la mer.

Vers l'intérieur de la terre on distinguait une vallée charmante, large de quatre à cinq cents mètres environ, et dont le fond semblait être une prairie naturelle, au milieu de laquelle devait couler un ruisseau, ou peut-être même une rivière, si l'on en jugeait par la fraîcheur extraordinaire et la végétation folle que l'on voyait d'en haut.

Des collines assez élevées, mais qui cependant montaient très inclinées en pentes douces, dominaient la vallée et étaient couvertes d'arbres gigantesques, très épais, dont les feuillages magnifiques, unis comme de vastes dômes, étaient coupés de loin en loin par la cime élégante d'un palmier ou d'un pin parasol, semblable au gigantesque éventail d'une princesse indienne s'élevant au-dessus des autres arbres, qu'il dominait ainsi fièrement.

Mais au milieu de l'admirable paysage qui se déroulait sous les yeux extasiés des deux jeunes femmes, pas le moindre toit de brique ou de chaume, pas la plus légère fumée, pas la plus étroite route ne décelait la présence de l'homme.

Brisées d'émotion et de fatigue, ainsi qu'elles l'étaient l'une et l'autre, elles jugèrent prudent de redescendre vers la plage, afin de chercher un abri pour la nuit.

Elles s'aperçurent alors que la falaise, très haute et très raide du côté de la grève, dévalait insensiblement vers l'intérieur, et que dans ces parages, la végétation et la terre étant plus abondantes, il serait plus facile de descendre que par le dangereux chemin si glissant qu'elles avaient escaladé en venant.

Le chien qui suivait tous leurs mouvements avec des yeux où brillait une intelligence presque humaine, reçut l'ordre de marcher devant en éclaireur.

Avec lui, les jeunes femmes étaient plus tranquilles, sûres qu'elles étaient que Tom leur signalerait le moindre danger, et au besoin les défendrait.

En effet, il partit le premier, flairant les buissons à droite et à gauche, se retournant de loin en loin pour voir si ses compagnes le suivaient, surtout Jacqueline, pour laquelle il paraissait éprouver une affection plus particulière.

Les jeunes femmes, appuyées l'une sur l'autre, marchaient à quelques pas de l'intelligente bête, lui parlant, l'excitant dans ses recherches, l'encourageant de la voix et du geste.

Bientôt, la petite troupe arriva au bas de la colline, à l'entrée de la vallée.

La végétation très haute, et qui était devenue de plus en plus touffue à mesure que l'on descendait, les eût sans doute empêchées de passer, si Tom n'eût découvert un sentier étroit et profond, qui pouvait avoir été creusé par la main de l'homme, mais qui pouvait bien aussi être simplement le chemin naturel des eaux après les grandes pluies.

Jacqueline et Gabrielle, toujours sur les traces du chien le suivaient avec un redoublement de précautions, et bientôt tout le monde fut sur la grève.

—A la configuration de cette côte, dit Mme de Sennevoy, il est sûr que nous trouverons quelque grotte ou cherchant bien. Le plus prudent est, je crois, de nous trouver un abri où nous pourrons nous reposer la nuit prochaine, et cela sans retard, l'obscurité pouvant venir tout à coup. Demain, quand nous serons reposées, nous aviserons au reste.

Elles avaient décidé d'aller voir du côté opposé à la falaise qu'elles venaient d'escalader, les grandes roches présentant, à cette heure tardive, trop de difficultés pour une exploration.

En repassant à côté du bateau, elles visitèrent les cordes et les nœuds. Tout était solide, rien n'avait bougé.

L'embarcation était maintenant à sec, le flot s'étant retiré, on pouvait partir tranquille, il n'y avait aucun danger par là.

—Au reste, dit gaiement la fille de l'amiral, il nous faut trouver notre hôtel pour la nuit.

Elles se dirigèrent vers le bouquet d'arbres entrevu de loin.

Sur leurs pas elles trouvèrent des quantités de coquillages laissés par la mer.

—Nous serons là un excellent dîner, fit remarquer Gabrielle, mais nous ne nous en occuperons seulement quand nous serons logées; pour le quart d'heure, c'est le plus pressé.

Après une demi-heure de marche environ, elles se trouvèrent devant le bouquet d'arbres.

C'était la dernière ondulation d'une petite chaîne de collines qui, de l'intérieur des terres, arrivait tout droit vers le rivage en s'abaissant peu à peu.

De loin, les arbres semblaient se baigner dans la mer; de près, ils avaient une élévation d'une vingtaine de mètres environ.

En regardant attentivement les roches qui entouraient ces arbres, Jacqueline aperçut des pigeons sauvages voletant autour d'anfractuosités et même de petites ouvertures où ils paraissaient avoir leurs nids.

Elle fit part de sa remarque à Gabrielle.

Celle-ci s'arrêta et examina à son tour ce qui avait frappé sa compagne.

—Bravo! Jacqueline, dit-elle, c'est vous qui aurez, je crois, trouvé ce que nous cherchons.

En effet une sorte de trou béant, à moitié recouvert d'une végétation retombante de lianes et de ronces, se voyait d'en bas.

—Ces trous, ajouta la sœur, cachent quelquefois des grottes très belles et très spacieuses, très saines surtout à cette hauteur. Si nous avions la chance d'en trouver une dans cette roche, ce serait un vrai bonheur pour ce soir.

—Oui, dit Jacqueline, mais comment monter là-haut?

En effet, le rocher était à peu près lisse du côté du rivage, et s'élevait tout droit, plutôt en surplombant, sans qu'il fût possible d'en essayer l'escalade.

—Peut-être qu'en grimpant dans les arbres, nous y arriverons, dit la religieuse. Dans tous les cas, qui sait si en tournant ces collines par le bas, nous ne trouverons pas quelque sentier nous menant au sommet. Ce n'est pas haut.

—C'est une bonne idée, répondit Jacqueline: mettons-la tout de suite à exécution.

Elles appelèrent Tom, qu'elles ne voyaient plus depuis un instant.

Au bout de quelques minutes, le chien sortit en bondissant d'un buisson de pins rabougris et de genévriers de Phénicie, situé presque au bord du rivage, à quelques pas des jeunes femmes.

—Cette intelligente bête a peut-être trouvé le chemin toute seule, dit Gabrielle, allons voir.

Elle ne s'était pas trompée.

Derrière les genévriers, entre de très hauts buissons de cystes et de lentisques, il y avait un sentier conduisant par une montée très douce vers les pins vus d'en bas. Des arbousiers, des thuyas, malingres, des myrtes, couvraient tout ce côté de la colline d'une maigre végétation, au milieu de laquelle, avec quelques détours, on pouvait aisément se diriger.

Bientôt elles eurent atteint le sommet de la petite montagne. C'était un étroit plateau couvert d'aiguilles de pins, avec des arbres à moitié couchés par le vent, et qu'une corniche naturelle, assez étroite mais praticable, reliait aux roches.

En marchant sur cette corniche, avec de grandes précautions, les jeunes femmes atteignirent bientôt le trou vu d'en bas. Il était plus grand qu'elles ne l'avaient cru d'abord, avec trois mètres de hauteur environ, mais à moitié recouvert par un rideau retombant d'herbes folles.

Voilà probablement notre affaire, dit la sœur très joyeuse. Attendez-moi, je vais entrer là dedans pour savoir ce qu'il y a, je vous appellerai si nous pouvons nous en arranger.

Elle s'apprêtait déjà à faire sur la roche glissante les quelques pas qui la séparaient du trou, quand Jacqueline, subitement, l'arrêta par le bras.

—Je vous en prie, lui dit-elle d'une voix très émue, prenez garde.

—A quoi donc? demanda Mme de Sennevoy en riant.

—Et si cette grotte renfermait quelque bête malfaisante? S'il allait vous arriver malheur!....

—Ah! j'aime mille fois mieux passer la nuit sur la grève; je vous supplie de ne pas entrer!

Mais la fille de l'amiral ne connaissait pas la peur.

—J'ai la conviction, dit-elle, que nous sommes ici sur l'un des points de la côte d'Espagne. Or, il n'y a pas de bêtes féroces dans ces parages.

Et d'ailleurs, ajouta-t-elle avec un grand air insouciant et décidé, si nous voyons un danger partout ou un monstre derrière chaque buisson, comment nous tirerons-nous d'affaire? Non, non, en avant! Et...., à la grâce de Dieu!..

En dépit de ses terreurs, Jacqueline était profondément impressionnée par ce courage que rien n'abattait.

Sa confiance, son admiration pour Gabrielle, en augmentait à chaque seconde.

—Au moins, dit-elle à la sœur, en tirant de sa poche un minuscule revolver très solide, qui ne l'avait pas quittée depuis Paris, au moins prenez cette arme, et si vous voyez quelque chose de suspect, appelez-moi.

En même temps, elle sortit de sa gaine de peau de daim une petite arme, un vrai bijou de précision, parfaitement capable de défendre même d'un danger sérieux, surtout étant donné le sang-froid de la religieuse.

Gabrielle prit le revolver, sourit; et plus émue qu'elle ne voulait le paraître, entra résolument sous la roche.

Ainsi qu'elle l'avait prévu, c'était une grotte très spacieuse, claire et saine, et où l'air pénétrait assez librement, par des ouvertures latérales, pour en chasser toute humidité.

Elle était très haute, à parois presque lisses, sans anfractuosités ni recoins dans lesquels des animaux eussent pu se dissimuler.

Tout au fond, à côté d'une des fenêtres naturelles, une eau très pure tombait du rocher et, après avoir rempli une petite vasque creusée dans le sol lui-même, allait se perdre au dehors.

Mais, tout à coup, Gabrielle tressaillit. Du côté opposé à la fontaine, il y avait une sorte d'excavation, creusée assurément par la main de l'homme, avec des pierres superposées au dessous, un tuyau bâti au-dessus, et qui formait ainsi une cheminée dans laquelle on avait fait du feu.

Par terre, deux ou trois marmites de terre, une chaudière de cuivre et une autre de fer ne laissaient aucun doute à cet égard.

Evidemment la grotte avait été habitée et l'était peut-être encore.

Cette trace humaine que les deux naufragées cherchaient vainement depuis qu'elles avaient échoué sur la plage, Mme de Sennevoy l'avait devant les yeux.

Mais comme Gabrielle était une femme remarquablement énergique, et se possédant on ne peut mieux, avant d'appeler sa compagne, pour lui faire part de sa découverte, elle continua son examen: un sable uni comme de l'argent, certainement venu peu à peu du dehors, porté par les coups de vent, couvrait le sol, formant sous les pieds, le plus épais et le plus moelleux des tapis.

Sur ce sable, excepté l'étroite semelle de la jeune femme et la grosse patte de Tom qui avait déjà mis son empreinte de tous les côtés, il n'y avait nulle autre trace.

Donc, si la grotte avait été habitée, ce qui était sûr, il y avait longtemps que son hôte ne l'avait visitée.

Debout contre la paroi qui regardait la mer, à quelques pas du trou d'entrée, il y avait une sorte de porte, grossièrement faite, mais très solide.

La grotte était si saine que l'air de la mer ne l'avait point détruite, les clous et les ferrures seuls étaient rouillés: mais les pentures et même un verrou double étaient encore en fort bon état.

Gabrielle allait essayer de redresser la porte pour l'appliquer sur ses gonds scellés dans la roche, quand, en se retournant, elle vit Jacqueline derrière elle.

—Il me semblait que vous restiez trop longtemps, dit la jeune femme un peu pâle, et comme je ne trouvais pas cela naturel, je suis entrée.

Une fois de plus, Gabrielle refoula l'émotion que lui causait cette sollicitude de sa compagne.

—Non seulement, lui dit-elle, il n'y a aucun danger ici, mais jamais nous n'aurions pu rêver un gîte aussi sûr et aussi commode. Combien y a-t-il d'hôtels, surtout en Espagne, où l'on voudrait rencontrer la propreté qui règne dans cette grotte.

Alors, elle lui fit tout voir, riant, plaisantant, très heureuse de sa découverte, cela se voyait.

—Cette retraite est sûre, lui dit-elle, sans compter qu'elle a déjà été habitée et qu'elle possède une solide porte. C'est dommage que les fenêtres manquent. Mais bah! ajouta-t-elle avec un nouveau sourire, il fera toujours plus chaud ici, malgré les courants d'air, que dans notre pauvre chaloupe!....

—Et si les gens qui ont l'habitude de venir dans cette grotte, demanda Jacqueline, nous y trouvent, comment ferons-nous?

—D'abord, répondit Mme de Sennevoy, nous leur paierions leur dérangement et nous leur demanderions de nous guider vers des lieux réellement habités, ce qui nous éviterait de les chercher.

Mais je ne crois pas possible cette éventualité de retour, car au sable intact et à la rouille de la porte, il me paraît au contraire que personne n'est venu ici depuis longtemps. Enfin, nous verrons toujours bien, et nous aviserons. Pour l'instant, puisque nous avons la maison, emménageons pour la nuit, fit-elle avec cette gaîté qui rendait toujours à Jacqueline une partie de son courage.

Au dehors, il faisait un temps splendide, le soleil n'était pas encore couché, et ses rayons rouges avant de disparaître, ensanglantaient toutes choses: l'eau, la terre et les arbres eux-mêmes.

—Dépêchons-nous, dit Gabrielle à Mme Loisy, il est probable que nous aurons pas mal de voyages à faire là-haut.

En effet, les deux jeunes femmes enlevèrent de la chaloupe la valise de la sœur, celle de Jacqueline, plusieurs couvertures trouvées sous les bancs, une petite provision de biscuits et quelques conserves.

L'eau douce existant dans la grotte, il était inutile de s'en occuper.

Au dernier voyage, la sœur dit à Jacqueline:

—Etes-vous fatiguée?

—Non, pas le moins du monde, répondit la femme de Michel; il me semble, au contraire, que marcher, faire du mouvement et de l'exercice m'ont délassée de ces longs jours d'immobilité; je suis encore très vaillante.

—Eh bien alors, emportons ces outils de charpentier, cette scie, ces couteaux, ces barres de fer, ces clous, ce fanal, ces haches.... voilà encore une pioche et une pelle.... Emportons, emportons tout cela. On ne sait pas ce qui peut arriver. Au besoin ces choses constitueraient des armes solides, et dans tous les cas ce sera plus en sûreté là-haut qu'ici.

Lorsque tous ces objets furent montés dans la grotte, Gabrielle choisit sur les assises des premières roches du varech très sec, apporté là par le vent, et en s'aidant de la voile que les deux jeunes femmes remplirent à plusieurs reprises, elles eurent bientôt un énorme tas d'herbes sèches, très moelleuses, qui leur constituèrent un lit délicieux.

Au dernier voyage, elles montèrent encore du bois mort trouvé sous les pins, et grâce à des allumettes que Gabrielle avait dans son sac de nuit, une joyeuse flambée illumina bientôt la grotte.

Alors, dans une des marmites soigneusement lavée, l'eau ne tarda pas à chanter, et, pour la première fois, depuis près de dix jours, les naufragées mangèrent avec leur biscuit des conserves chaudes.

Réconfortées, pleines d'espoir, heureuses, mais rompues de fatigue, elles songèrent à s'installer pour dormir: la porte remontée sur ses gonds s'appliqua bien aux parois intérieures de la grotte; les plus lourds instruments de fer la maintinrent encore par derrière, tandis que par excès de précaution, un tas de varech était apporté à côté afin de servir de lit à Tom.

—Et maintenant, dit Mme de Sennevoy, à notre tour, dormons.

—Et si durant notre sommeil quelque bête féroce nous attaque? demanda Jacqueline, que l'idée des tigres et des lions poursuivait évidemment.

La sœur haussa les épaules:

—Il n'y a de bêtes dangereuses que du côté de l'Atlas ou du Sahara, dit-elle, ceci pour le cas où nous serions sur les côtes d'Afrique; quant à l'Espagne, il n'y en a pas du tout; ainsi dormons tranquilles. D'ailleurs, Tom si intelligent et si sûr nous gardera et nous avertira assez à temps pour nous défendre, n'est-ce pas, mon bon chien?

Comme s'il eût réellement compris les paroles de Gabrielle, Tom remua sa longue queue, tandis que ses yeux au regard presque humain se fixaient sur les jeunes femmes avec une expression d'ardente tendresse.

Elles s'étendirent sur leur couche improvisée, enfoncées dans le varech, enveloppées de couvertures.

Il y avait longtemps qu'elles n'avaient eu un tel lit aussi doux, aussi chaud.

Dans les bras l'une de l'autre, très serrées, comme pour se mieux protéger, elles ne tardèrent pas à s'endormir comme on dort à vingt ans.

Jusqu'au jour, elles ne firent qu'un somme, sans un mouvement.

Les premiers rayons de soleil en entrant, avec l'air frais du matin, par les fenêtres ouvertes de la grotte, les éveilla toutes les deux à la fois.

—Eh bien! dit Gabrielle en ouvrant les yeux, il me semble que nous ne sommes pas encore mangées!

—Non, pas encore, dit Jacqueline avec un sourire.

Tom, en entendant leurs voix, avait déjà bondi vers elles et les couvrait de caresses.

—Oui, dit Jacqueline, tu es un gardien fidèle; avec toi, je n'aurai plus peur.

Elles étaient reposées et se sentaient très vaillantes.

Il fut convenu qu'après un bon déjeuner, on allait partir afin de savoir, s'il était possible, dans quelle partie de la côte le vent avait jeté les jeunes femmes.

Ce fut fait, mais d'abord on visita de nouveau la chaloupe qui ne risquait rien, solidement amarrée comme elle l'était.

Alors, Mme Loisy et Gabrielle partirent à la découverte, appuyées sur de longs bâtons, précédées toujours de Tom qui courait en avant, cherchant et reniflant de tous les côtés, flairant le plus petit buisson, la moindre touffe d'herbes.

Oui, par où se diriger?

—Puisque la veille on n'avait rien découvert sur la roche qui était à droite de la plage, il fallait aller vers la gauche, jusqu'à ce que l'on trouvât un point assez élevé d'où l'on pourrait apercevoir soit une route, soit une habitation, soit un hameau.

Après avoir adopté ce petit plan, les naufragées reprirent leur marche.

Derrière le bouquet d'arbres avançant dans la mer, une deuxième plage se dessinait, peut-être encore plus étendue, plus longue, plus élégante que la première.

Au bout, un rocher gris, très élevé, se dressait à pic, haut de deux cents mètres environ.

—Allons par là, dit Gabrielle, et essayons d'escalader ce bloc de pierres, il n'est pas possible que du faîte nous ne découvrions pas quelque chose.

—Pourrons-nous grimper si haut? demanda Jacqueline, cette roche paraît toute droite.

—De ce côté, oui; mais en la tournant comme nous avons fait hier pour l'autre, nous en viendrons à bout.

Vers le milieu de la plage à peu près, elles furent arrêtées par une petite rivière large de deux mètres environ, très claire, très blanche, qui se jetait dans la mer avec une grande vitesse, et qui tombait d'une petite élévation de quelques pieds, avec le plus joli bruit du monde.

Un arbre jeté en travers sur le sable leur permit de traverser sans se mouiller les pieds, et sans chercher si l'eau était profonde ou non.

Enfin, elles se trouvèrent au pied de la falaise entrevue de loin, et dont l'ascension, tout en étant assez pénible, n'était cependant pas impossible.

En effet, en opérant toujours de la même façon, tantôt en s'aidant de la maigre végétation éparse sur la roche, tantôt en s'accrochant aux pierres grises qui pointaient çà et là au milieu des aiguilles de pins, tantôt en se frayant avec la hache un chemin parmi les bruyères, les arbousiers et les chênes verts, les jeunes femmes atteignirent à peu près le faîte.

Mais le plus difficile n'était pas encore accompli.

Droite comme une flèche, la tête de la falaise se dressait maintenant sans un atome de végétation, nue et glissante.

C'est égal!...... rien ne devait rebuter l'entreprenante Gabrielle de Sennevoy.

En s'accrochant avec ses mains, avec ses pieds, en brisant ses ongles aux anfractuosités du roc sans jamais regarder en arrière, de peur d'être prise par le vertige, suivie par Jacqueline, aussi intrépide qu'elle, la jeune femme se trouva enfin debout sur le sommet formant un plateau long et étroit, dominant tout ce qui l'entourait.

Mais, là, malgré tout son courage, et tandis que Jacqueline s'affaissait désespérée sur le sol, la fille de l'amiral ne put retenir un cri de douleur.

Hélas!.... ce n'était ni sur la côte d'Espagne, ni en Algérie, ni même au Maroc que la mer cruelle les avait portées, mais bien en plein Océan, sur un tout petit îlot, mesurant à peine six kilomètres de long, sur trois ou quatre de large.

Sa configuration était charmante: Les plages étaient d'un côté, les falaises de l'autre.

Deux vallées séparées par une petite chaîne de collines, la même au bout de laquelle se trouvait la grotte, occupaient le centre de l'île.

Jacqueline, toujours affaissée par terre, pleurait la tête cachée dans ses mains, répétant au milieu de ses sanglots:

—A présent, c'est fini!.... nous sommes bien perdues, perdues sur une île.... abandonnées!....

Mme de Sennevoy au contraire, dont l'âme vaillante ne semblait pas connaître les découragements de longue durée, ni les désespoirs inutiles, avait déjà repris possession d'elle-même, regardant de tous les côtés, examinant, cherchant à s'orienter.

Du point où les jeunes femmes étaient montées et qui se trouvait de beaucoup le plus élevé de l'île, on apercevait la petite terre dans tous les sens et dans ses moindres détails.

Des falaises qui la bordaient à l'est,—en prenant les plages à l'arrivée comme point de départ,—une forêt superbe, sinon en étendue, du moins en végétation, descendait insensiblement jusqu'à la première vallée.

Au sud, les mêmes falaises se continuaient, contournant l'île, se séparant de loin en loin dans des ondulations douces, toutes couvertes d'arbres superbes à la vue, et allaient mourir vers l'ouest, où elles s'affaissaient de plus en plus.

Le côté nord, au contraire, était occupé par les deux plages qu'avaient vues les naufragées, deux grèves magnifiques, unies comme du velours, et sur lesquelles on voyait reluire au soleil un sable aussi fin et aussi brillant que de l'argent.

Les petites montagnes qui séparaient les deux vallées, prenaient naissance dans les falaises sud, assez hautes de ce côté, cent cinquante mètres environ, et s'abaissaient insensiblement jusqu'au bouquet d'arbres où la dernière roche, celle de la grotte, avait encore vingt mètres de haut à peu près.

Rien n'était joli, frais, vert et pittoresque comme cet îlot qu'on eût dit un tout petit bouquet de verdure, flottant sur cette mer sans limites, frissonnante, aux grandes vagues éternellement voyageuses.

Evidemment, il ne renfermait point de bêtes féroces....

De quoi y eussent-elles vécu?

Quant à l'homme si dangereux dans les parages du grand Océan, s'il y était venu, il n'y était plus, car d'aucun côté on ne voyait trace ni d'habitation ni de culture. Rien, que quelques sentiers envahis par les herbes et les végétations et sur lesquels certainement personne n'avait marché depuis longtemps.... rien, que des traces anciennes de la grotte....

Dans tous les cas, avec de la prudence et le flair de Tom, on se garerait des habitants s'il en existait dans l'île.

Une autre pensée préoccupa davantage la fille de l'amiral.

Ces vallées si verdoyantes et si fécondes ne renfermaient-elles pas, dans leur humidité grasse, quelques reptiles dangereux?

Là encore, le chien serait d'un secours puissant; mais comme les serpents n'attaquent pas l'homme, avec des précautions, on pouvait espérer qu'on éloignerait le danger.

Du reste, il n'était pas dans le caractère de Gabrielle de se créer des terreurs imaginaires ou de se désoler à l'avance, et avant d'avoir peur, elle marchait toujours droit devant elle.

Quand elle eut terminé son inspection rapide, Mme de Sennevoy se retourna vers Jacqueline qui pleurait, de plus en plus désespérée.

—Allons, lui dit-elle en prenant ses mains, du courage, ma sœur chérie, ce n'est pas le moment de se laisser abattre et de se désoler comme vous le faites. Debout, maintenant, il faut combattre pour la vie!

Cette fois-ci, la parole pourtant ordinairement si puissante de la religieuse n'avait plus d'empire sur Mme Loisy.

—Nous sommes perdues, répétait la jeune femme, perdues sur une île déserte!....

—Et c'est un fameux bonheur qu'elle soit déserte! notre île!....s'écria Gabrielle. Aimeriez-vous mieux qu'elle fût habitée par des sauvages qui nous dévoreraient.

L'éternel refrain revint sur les lèvres de Jacqueline.

—Non, dit-elle; mais je ne reverrai jamais Michel!

—L'auriez-vous revu, si la mer cruelle nous eût englouties toutes les deux avec nos malheureuses sœurs?

Ah! ne soyez donc pas injuste, Jacqueline, et remerciez Dieu, au contraire, d'être saine et sauve dans ce petit coin de terre!....

—Mais nous allons y mourir de faim!

—Cela, jamais, parce que nous mettrons toute notre énergie et toute notre intelligence à nous créer des ressources avec lesquelles nous vivrons.

Ensuite, il est probable que cet îlot est sur le passage de certains bateaux; quelque-uns même peut-être y viennent faire escale pour y prendre de l'eau qui paraît y être en abondance, et c'est ce qui expliquerait les traces trouvées dans la grotte et ailleurs.

—Ah! si je pouvais vous croire, balbutia Jacqueline en entraînant les mains de la religieuse, si je pouvais vous croire!.... Mais vous dites ces choses pour me rassurer!....

—Non, je vous affirme qu'à la réflexion, on voit que c'est possible et vraisemblable. De plus, je crois fermement qu'en faisant des signaux nous réussirons à donner l'éveil à quelque navire qui viendra à notre secours.

—Alors je reverrai mon mari?

—Il faut l'espérer. Mais pour cela, nous devons garder intactes notre énergie et notre volonté, et ne pas devenir comme des enfants sans courage et sans décision à chaque difficulté qui surgira devant nous.

Jacqueline, dont la confiance aveugle en sa compagne croissait chaque fois que se manifestait ce caractère si admirablement trempé, essuya ses larmes.

—Marchons, dit-elle; je ne sais si vos paroles se réaliseront jamais, dans tous les cas je veux vous aider, et non point vous être encore une charge de plus. Qu'allons-nous faire?

—D'abord, essayer de pénétrer dans la première vallée, celle où coule la rivière, afin de voir ce qu'elle renferme.

Peut-être y découvrirons-nous des plantes, des fruits, des légumes qui nous seront utiles. Les traces trouvées dans la grotte et les quelques sentiers de l'île, encore praticables, me font croire que des hommes ont vécu ici, soit qu'ils y soient venus librement, soit qu'ils y aient été jetés comme nous, à la suite de quelque naufrage. Dans les deux cas, le dernier surtout, il ne serait pas impossible qu'ils eussent laissé dans la vallée des plantes dont nous retrouverons peut-être encore des vestiges.

—Ce serait un grand bonheur pour nous, dit Jacqueline, car les conserves et le biscuit ne dureront pas toujours. Mais comment allons-nous entrer dans ce fourré? D'ici, je ne vois qu'un impénétrable fouillis d'arbres et de buissons, dont nous ne viendrons certainement pas à bout, même avec la hache.

—Je ne crois pas ce fouillis impénétrable comme vous le dites, car ces buissons, épais de loin, permettent au contraire de passer entre eux, quand on est près, surtout si nous rejoignons la colline qui domine la grotte, et sur les pentes de laquelle la végétation est plus maigre qu'ailleurs. Mais tous ces détours nous feraient perdre un temps précieux. Je crois plus sage d'aller retrouver la petite rivière que nous avons traversée sur la plage et dont nous voyons d'ici les méandres luire au soleil. En la remontant, nous arriverons plus sûrement au cœur de la vallée.

Elles descendirent toutes les deux la falaise et arrivèrent assez rapidement au cours d'eau. Après avoir grimpé avec une agilité de chèvres sur l'éminence d'où la rivière retombait en cascade, elles se trouvèrent sous une voûte d'arbres entrelacés, où régnait une assez grande fraîcheur, malgré la température très élevée qu'il y avait ce jour-là. Une petite route qui avait été certainement tracée autrefois par des hommes permettait encore, quoique envahie par les ronces et les herbes folles, de remonter le cours de la rivière.

Les deux jeunes femmes avançaient avec des précautions infinies, toujours précédées par le fidèle Tom, qui bravement entrait dans tous les fourrés, et flairait longuement les moindres touffes d'herbes sur lesquelles les naufragées posaient les pieds.

Mais rien de suspect ne se montra, pas un bruit ne les effraya, nulle bête ne s'enfuit à leur approche, rien que des oiseaux de tous plumages et de toutes couleurs qui, perchés sur les arbres, chantaient avec un tapage assourdissant.

Encouragées, la sœur et Mme Loisy avançaient avec plus de confiance, sans quitter toutefois les bords de la petite rivière dont l'eau était toujours aussi abondante, et qui s'en allait vers la mer avec une rapidité folle.